

FTA 2013 : entre ironie et mélancolie

Un ennemi du peuple, Adaptation de la pièce d'Henrik Ibsen et dramaturgie par Florian Borchmeyer, mise en scène de Thomas Ostermeier, production de la Schaubühne am Lehniner Platz (Berlin), Festival TransAmériques, au Théâtre Jean-Duceppe, du 22 au 24 mai 2013

Trieste, Texte, mise en scène et interprétation de Marie Brassard, production de la compagnie Infrarouge (Montréal), Festival TransAmériques, à l'Usine C, du 25 au 27 mai 2013

L'homme atlantique (et la Maladie de la mort), Textes de Marguerite Duras, mise en scène de Christian Lapointe, production du Théâtre Péril (Québec), Festival TransAmériques, à la Cinquième salle de la Place des Arts, du 31 mai au 2 juin 2013

La jeune-fille et la mort, Texte et mise en scène de Laurence Brunelle-Côté et Simon Drouin, production du Bureau de l'APA (Québec), Festival TransAmériques, à l'Espace Libre, du 2 au 4 juin 2013

La grande et fabuleuse histoire du commerce, Création de Joël Pommerat, coproduction de la Compagnie Louis Brouillard et autres (France), Festival TransAmériques, à la Maison-Théâtre, les 7 et 8 juin 2013

Gilbert David

Number 246, Fall 2013

Actualité de *Parti pris*

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70162ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

David, G. (2013). Review of [FTA 2013 : entre ironie et mélancolie / *Un ennemi du peuple*, Adaptation de la pièce d'Henrik Ibsen et dramaturgie par Florian Borchmeyer, mise en scène de Thomas Ostermeier, production de la Schaubühne am Lehniner Platz (Berlin), Festival TransAmériques, au Théâtre Jean-Duceppe, du 22 au 24 mai 2013 / *Trieste*, Texte, mise en scène et interprétation de Marie Brassard, production de la compagnie Infrarouge (Montréal), Festival TransAmériques, à l'Usine C, du 25 au 27 mai 2013 / *L'homme atlantique (et la Maladie de la mort)*, Textes de Marguerite Duras, mise en scène de Christian Lapointe, production du Théâtre Péril (Québec), Festival TransAmériques, à la Cinquième salle de la Place des Arts, du 31 mai au 2 juin 2013 / *La jeune-fille et la mort*, Texte et mise en scène de Laurence Brunelle-Côté et Simon Drouin, production du Bureau de l'APA (Québec), Festival TransAmériques, à l'Espace Libre, du 2 au 4 juin 2013 / *La grande et fabuleuse histoire du commerce*, Création de Joël Pommerat, coproduction de la Compagnie Louis Brouillard et autres (France), Festival TransAmériques, à la Maison-Théâtre, les 7 et 8 juin 2013]. *Spirale*, (246), 83–86.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

FTA 2013 : entre ironie et mélancolie

PAR GILBERT DAVID

UN ENNEMI DU PEUPLE

Adaptation de la pièce d'Henrik Ibsen et dramaturgie par Florian Borchmeyer, mise en scène de Thomas Ostermeier, production de la Schaubühne am Lehniner Platz (Berlin), Festival TransAmériques, au Théâtre Jean-Duceppe, du 22 au 24 mai 2013.

TRIESTE

Texte, mise en scène et interprétation de Marie Brassard, production de la compagnie Infrarouge (Montréal), Festival TransAmériques, à l'Usine C, du 25 au 27 mai 2013.

L'HOMME ATLANTIQUE (ET LA MALADIE DE LA MORT)

Textes de Marguerite Duras, mise en scène de Christian Lapointe, production du Théâtre Péril (Québec), Festival TransAmériques, à la Cinquième salle de la Place des Arts, du 31 mai au 2 juin 2013.

LA JEUNE-FILLE ET LA MORT

Texte et mise en scène de Laurence Brunelle-Côté et Simon Drouin, production du Bureau de l'APA (Québec), Festival TransAmériques, à l'Espace Libre, du 2 au 4 juin 2013.

LA GRANDE ET FABULEUSE HISTOIRE DU COMMERCE

Création de Joël Pommerat, coproduction de la Compagnie Louis Brouillard et autres (France), Festival TransAmériques, à la Maison-Théâtre, les 7 et 8 juin 2013.

Le retour annuel du Festival TransAmériques (FTA) est une véritable bouffée d'air frais pour l'amateur des arts de la scène, même si comme moi il s'en tient à une courte sélection. La programmation de l'édition 2013 du FTA m'a permis de voir cinq spectacles de haute qualité et d'une grande diversité de styles et de tons.

DÉPSYCHOLOGISER IBSEN : OSTERMEIER ET LA SATIRE DES NOTABLES

Il était forcément ironique de voir atterrir sur la scène du Théâtre Jean-Duceppe une production allemande décapante d'*Un ennemi du peuple* que la compagnie éponyme y avait présenté en 1990 dans son style convenu habituel. Thomas Ostermeier, le metteur en scène principal de la réputée Schaubühne de Berlin, propose en effet

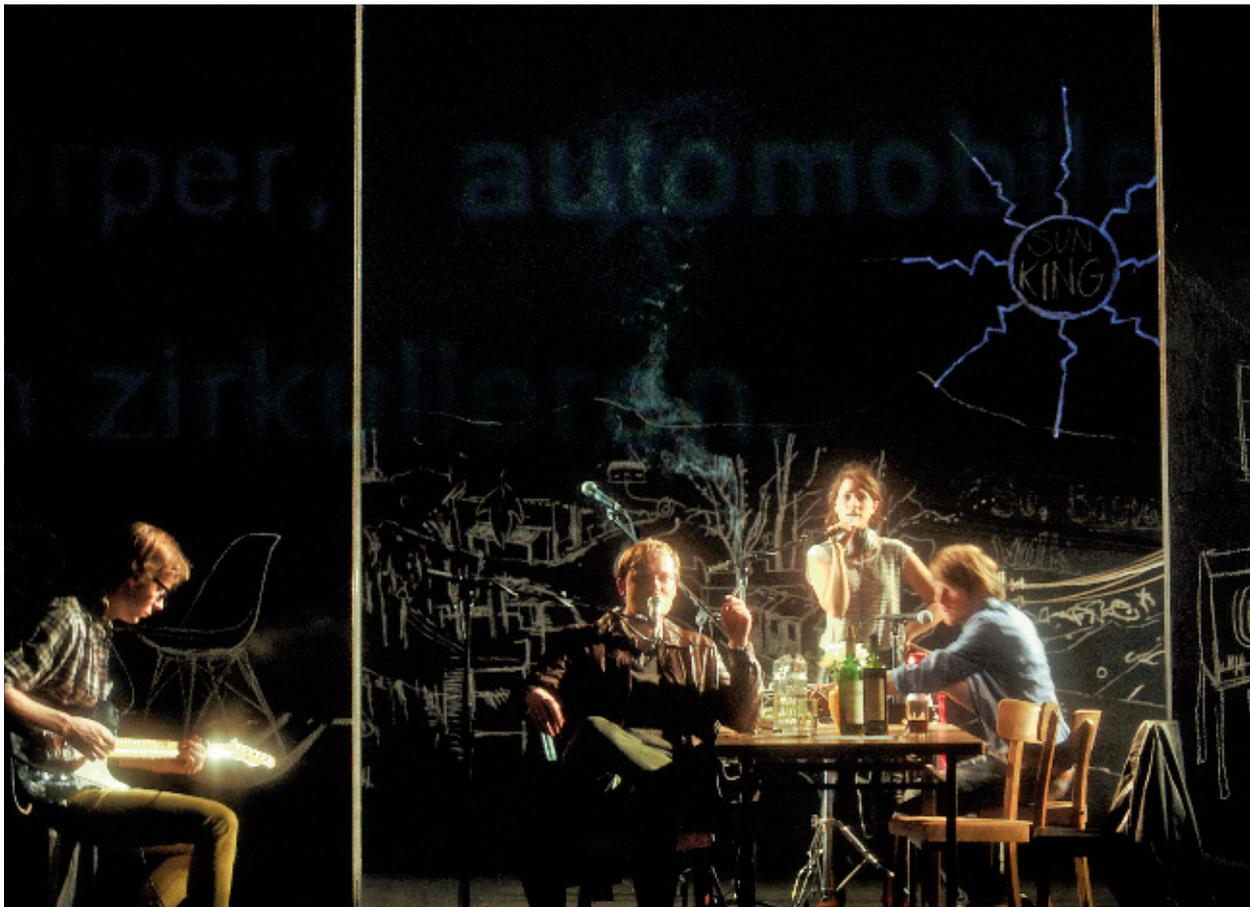
une adaptation audacieuse de la pièce d'Henrik Ibsen par le « *Dramaturg* » Florian Borchmeyer, en effectuant des coupes importantes dans l'original et en campant l'action de nos jours dans un milieu de bobos, friands de musique rock au point de s'y adonner eux-mêmes en jouant les intermèdes — dont un savoureux « *Changes* » de David Bowie, rempli de sous-entendus. En deux mots, la pièce suit la trajectoire éprouvante du Docteur Stockmann qui découvre que les thermes de la ville sont contaminés et doivent, par conséquent, cesser toute activité sur-le-champ, ce qui lui attire la réprobation générale des notables et de l'ensemble de ses conci-



L'homme Atlantique
Crédit photographique : Yan Turcotte.

toyens qui l'accusent de vouloir ainsi les conduire à la faillite.

Cette contamination des eaux est le symptôme d'un dysfonctionnement



Un ennemi du peuple
Crédit photographique : Arno Declair.

autrement plus délétère qui affecte la communauté aux prises avec ses intérêts contradictoires. Qu'est-ce que le bien commun et à quel point peut-on en faire fi lorsque l'opinion publique et la majorité penchent en faveur de l'hypocrisie et du laisser-faire ? Stockmann, tout à sa croisade en faveur de la salubrité, dévoile en fait les résistances que ne manque pas de soulever une vérité embarrassante. Ostermeier aborde ce questionnement en multipliant les points de fuite, à commencer par un traitement volontairement schématique de l'espace que propose Jan Pappelbaum, son scénographe de prédilection, en dressant sur le plateau des murs noirs sur lesquels sont écrits à la craie des noms de lieux. Tout au long du spectacle, ces murs sont effacés à grande eau par les acteurs, repeints en blanc ou éclaboussés de peinture noire par les participants d'une assemblée publique qui vire au rejet violent du

malheureux docteur qui dénonce « *une communauté qui ne vit que dans le mensonge* ». Le jeu des interprètes, tour à tour musiciens, machinistes et actants d'un jeu décalé pour ne pas dire désinvolte, fait toute la force de ce drame qui évite le prêchi-prêcha pour se tourner vers les dilemmes de l'individu en « *régime médiatique* », comme aime à le désigner la sociologue Nathalie Heinich.

On a fait grand cas dans la presse de la décision de mettre le public lui-même à contribution lors de ladite séance citoyenne. Plutôt que le défoulement auquel cette séance a pu donner lieu — en pleine crise de l'eau potable à Montréal et sur fond des scandales de corruption qui accablent la classe politique —, j'en retiens la manipulation à laquelle l'exercice démocratique se prête volontiers ainsi que l'impossibilité de trancher entre les nécessités économiques et les valeurs de moralité

publique. Même Stockmann finit par être piégé par son beau-père qui a racheté à vil prix les actions de la station balnéaire pour les lui remettre en guise de legs testamentaire. Le spectacle s'achève sur un Stockmann et sa compagne en état d'hébétude face au portefeuille d'actions qu'il revient au docteur de valider en se portant garant de la salubrité des installations...

TRIESTE : CARNET DE VOYAGE INTÉRIEUR

Trieste est une ville littéralement hantée et, connaissant l'attraction exercée sur Marie Brassard par les mondes parallèles, les spectres et l'invisible, on ne s'étonne guère qu'elle y ait trouvé matière à récit, une sorte d'élegie pleine d'évocations aux accents tantôt mélancoliques, tantôt crépusculaires. Les matériaux convoqués par l'artiste pour cette sixième création en solo depuis l'an 2000 relèvent des

mythes anciens ou contemporains, des artistes et des écrivains qui ont séjourné dans cette ville mystérieuse et envoûtante de la côte adriatique, des légendes et des lieux aussi bien maritimes que souterrains. Marie Brassard s'en tient ici à une démarche essentiellement narrative, composée de multiples fragments agencés sans souci d'établir une ligne directrice. J'avoue que ce parti pris en faveur de la sous-dramatisation m'a laissé un arrière-goût de déjà-vu, car il me semble que la créatrice cède à la facilité de se copier elle-même et qu'en dépit de la qualité indéniable de sa prose, elle s'éloigne trop de l'invention scénique qui est la pierre d'angle de l'art de la performance où le corps doit être plus et mieux que le support d'une voix monologique. Mais Marie Brassard n'a peut-être pas dit son dernier mot et, en adepte du *work in progress*, elle pourrait bien enrichir son travail de nouveaux matériaux dans les mois qui viennent...

LAPOINTE CHEZ DURAS

Christian Lapointe s'est acquis la réputation d'un franc-tireur qui ne recule devant aucun défi théâtral et qui affecte



La grande et fabuleuse
Crédit photographique : Elizabeth Carecchio.

tionne particulièrement les textes-limite — y compris lorsqu'il monte ses propres œuvres, telle *Sepsis* (2011), dernier volet de la tétralogie du « Cycle de la disparition ». Après avoir monté le roman pamphlétaire *Vu d'ici*, de Mathieu Arsenault, en 2012, il s'est tourné vers deux récits de Marguerite Duras, *L'homme atlantique* et *La maladie de la mort*, qu'il articule selon un dispositif spéculaire (scénographie

ingénieuse de Jean-François Labbé), présentant d'abord un échange au neutre entre une réalisatrice et ses deux comédiens — défendus par trois excellents acteurs (Jean Alibert, Anne-Marie Cadieux et Marie-Thérèse Fortin) —, puis en faisant un flash-back sur des séquences de la première partie qui ont été vidéographiées en noir et blanc, et que les comédiens jouent alors à la manière d'une postsynchro.

C'est l'emploi du micro (sur pied ou non) qui accentue le caractère méditatif du jeu dans cette partition lancinante, faite de questions à répétition. Et il y a, bien sûr, la tonalité durassienne dans laquelle Maurice Blanchot, au moment de la parution de *Square* en 1956, décelait déjà « *la douleur du dialogue* ». Il notait alors : « *Deux voix presque abstraites dans un lieu presque abstrait. C'est cela qui nous atteint d'abord, cette sorte d'abstraction* » et, plus loin : « *La crainte de blesser et la peur d'être blessé sont dans les paroles mêmes* » (*Le livre à venir*, Gallimard, 1959). On se trouve ainsi confronté à l'indicible, à ce qui se terre dans les dénis, les détours, les absences du langage. Rompu à la direction d'un jeu minimaliste et comme désinvesti — sans cette rhétorique du vécu dont se repaît la faune du milieu théâtral au Québec —, pour mieux laisser le spectateur face à sa propre sensation d'exister en résonance avec l'ici maintenant de la scène, Christian Lapointe est le metteur en scène le plus décidé à faire œuvre d'art par les temps qui courent au Québec.

UN JOYEUX CHAOS

Avec *La Jeune-Fille et la mort*, le Bureau de l'APA se joue avec bonheur de toutes les conventions du spectaculaire en installant sur le plateau un bric-à-brac invraisemblable dont il tire toutes les ficelles : les tablettes de pupitres d'école vont se soulever comme par magie, des sacs bien remplis pendent

ici et là des cintres, des sculptures ont été disposées sur un petit podium blanc, un orchestre de chambre est installé à l'avant-scène côté jardin, une régie en surplomb côté cour, ailleurs on aperçoit des sonneries, une horloge numérique, une enregistreuse, et j'en passe. Le scénario annoncé par cet étalage hétéroclite est imprévisible comme, chez Lautréamont, la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie.

Si l'on suit Richard Schechner dans son analyse du théâtre environnemental (*Performance*, Éditions Théâtrales, 2008), *La Jeune-Fille et la mort* y souscrit à sa façon en utilisant l'intégralité de l'espace pour la performance : par exemple, les spectateurs sont invités, dès leur arrivée, à visiter le plateau transformé en capharnaüm ; plus tard, durant le spectacle, le public est sollicité pour lancer des boules de papier vers un performeur ; à divers moments, un pseudo-spectateur est interpellé par le meneur de jeu et doit quitter sa place et sortir de la salle ; mais, par-dessus tout, c'est l'interaction constante entre le spectateur et le déroulement de la performance qui gouverne l'ensemble, puisque chacun découvre sur les banquettes de la salle un exemplaire d'un copieux vade-mecum qui servira à segmenter l'action scénique. Ce bel objet imprimé contient des illustrations ainsi que de courts textes auxquels divers acteurs se réfèrent et que le public est invité à lire ou à contempler. Le va-et-vient entre l'acte de lire — la salle reste éclairée presque tout le temps — et l'activité de spectateur constitue une formule originale dont les manifestations, toujours ludiques, sont engageantes, insolites ou provocatrices. Allons-y d'une dernière observation sur cette création inclassable : toujours selon Schechner, le théâtre environnemental en est un où chaque composante parle sa propre langue. En effet, ce type de spectacle est aux antipodes du *Gesamtkunstwerk* wagnérien et il fait éclater la notion d'unité supérieure en une totalité artistique qui a été la grande ambition de la modernité scénique, de Stanislavski à Craig et au-delà. Au surplus, à travers l'expérimentation multidisciplinaire, le spectateur est le premier responsable du sens à

donner à son investissement. Nul doute que cette démarche est appelée à se répandre au Québec.

LES PETITES MANŒUVRES DU VENDEUR

Joël Pommerat est reconnu en France pour sa « dramaturgie de plateau » qui implique que « *la réflexion dramaturgique conserve une ouverture qui appelle sa transformation par la scène* » (cf. Anne-Françoise Benhamou, *Dramaturgies de plateau*, Les Solitaires Intempestifs, 2012). Cette approche concerne au premier chef les acteurs qui, dès lors, ne sont plus de simples exécutants et contribuent à l'élaboration du scénario scénique — ce qui peut ou non comprendre la partition verbale.

La grande et fabuleuse histoire du commerce comprend deux parties aux tem-

poralités distinctes — les années 1960, puis les années 2000 —, mais ayant toutes deux le même cadre, à savoir une chambre d'hôtel où se trouve un téléviseur, appelé à jouer le marqueur d'une historicité en marche. La chambre d'hôtel sert ainsi de quartier général à une petite équipe de vendeurs itinérants qui s'y rassemblent pour se motiver en matinée et, en fin de journée, faire leur bilan des ventes.

Le petit rituel est immuable et il est chargé d'affects, lorsqu'un nouveau vendeur, en première partie, se heurte à des résultats nuls et qu'un autre, débutant, en deuxième partie, connaît au contraire d'impressionnants succès de vente. La symétrie des lieux autant que la dissymétrie des situations sont propices à la mise à distance, au plaisir de découvrir noir après noir la chambre dont on a déplacé les meubles, offrant

une nouvelle perspective et nous plongeant à chaque fois *in medias res*. Le regard d'entomologiste de Pommerat peut compter sur une distribution impeccable, au jeu délié et subtil : les acteurs *n'actent* pas et la succession de micro-situations est propice à l'établissement d'une vision attentive aux détails, que ce soit les petits pouvoirs des notables (et des journalistes), le désarroi de ceux-ci ou l'aveuglement volontaire d'un peu tout le monde, soumis aux règles impitoyables du démarchage à domicile. On en sort secoué et très ému d'avoir pu ainsi entrer dans l'intimité d'êtres prisonniers d'un tel système, en ayant en tête une seule question : « Et si c'était moi ? »

NUMÉRO 139

les écrits

HOMMAGE À LA
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
Alberto Manguel, Étienne Beaulieu,
Pierre Senges, Jean-Pierre Vidal,
Hélène Frédérick, Pierre Ouellet

Cédric Demangeot
Maxime McKinley et Philippe Beck
Marcel Bélanger
Larry Tremblay
Antoinette de Robien
Diane-Ischa Ross
Michaël Trahan
Catherine Harton
Christian Saint-Germain
Emmanuel Simard
Alexandre L'Archevêque
Filippo Palumbo
Jean-Baptiste de Seynes
Madeleine Ouellette-Michalska

En vente dans
toutes les librairies
Le numéro: 10 \$
www.lesecrits.ca

Portfolio : Rafael Sottolichio